



**HAL**  
open science

## Ambivalence et inversions d'intolérance

Josette Larue-Tondeur

► **To cite this version:**

Josette Larue-Tondeur. Ambivalence et inversions d'intolérance. La Lettre "R", revue de culture et création , 2010, 10, pp.172-178. halshs-00599961

**HAL Id: halshs-00599961**

**<https://shs.hal.science/halshs-00599961>**

Submitted on 11 Jun 2011

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**Ambivalence et inversions d'intolérance**, Josette Larue-Tondeur (Paris Ouest- La Défense).

L'intolérance apparaît comme une forme de rigidité regrettable chez la personne qui refuse d'accepter et/ou de respecter un point de vue différent du sien. Cependant, l'obligation de tolérance, par réaction contre l'intolérance, mène à l'extrême opposé.

L'ambivalence du psychisme humain, qui se reflète dans la langue et dans l'imaginaire, se manifeste également dans les comportements sociaux, qui varient, selon les époques et leurs modes, d'un pôle binaire au pôle opposé : passage de la sévérité outrancière au laxisme total, de l'intolérance religieuse à l'intolérance contre les religions, de la tolérance du tabagisme à son refus radical, du refus des interdits aux interdictions absurdes, etc.

Nous présenterons l'ambivalence psychique et ses effets sur la langue et l'imaginaire, puis nous analyserons l'intolérance et ses inversions d'objet.

## **I L'ambivalence**

Freud a mis en évidence l'ambivalence psychique, ou coprésence de sentiments ou de tendances opposés, qui est fondatrice de l'Inconscient<sup>1</sup>.

Cette ambivalence qui caractérise notre psychisme se reflète dans la langue par l'épithémisme ou coprésence des contraires. Freud en a eu l'intuition en prenant connaissance de l'article du linguiste Carl Abel intitulé « Du sens opposé dans les mots primitifs » datant de 1884 à propos des sens opposés contenus dans certains mots d'Égyptien ancien. Freud a publié un article du même titre en 1910, repris notamment dans *L'inquiétante étrangeté* (1933) où il reproduit l'article du linguiste et s'enthousiasme pour ses découvertes.

Freud associe les manifestations du rêve, où « les oppositions sont contractées en une seule unité », aux mots d'égyptien ancien décrits par Abel qui ont « deux significations dont l'une énonce l'exact inverse de l'autre ». Abel s'étonne de trouver bon nombre de mots qui désignent une chose et son contraire dans une civilisation évoluée parce qu'il y voit un reliquat de langue primitive, une langue contradictoire qui véhicule des pensées opposées en un même vocable phonique. Dans le domaine écrit, des images précisent le sens à donner au mot ambivalent par un petit dessin hiéroglyphique juxtaposé appelé « déterminatif ». Par exemple le mot *ken* qui signifie « fort » ou « faible » est accompagné de la représentation d'un homme debout armé quand il a le premier sens, de celle d'un homme accroupi et nonchalant pour manifester la faiblesse. Il n'en reste pas moins que le même signifiant phonique assure une alliance des contraires, même si les gestes permettaient de décider du choix entre les deux

---

<sup>1</sup> *Totem et tabou* à propos de la prohibition du contact (1912 ; 1976 p. 38-48) et *Essais de psychanalyse* à propos de l'amour et de la haine (1915 ; 2001 p. 19).

pôles opposés. Abel explique cela en ces termes : « S'il faisait toujours clair, nous ne distinguerions pas entre le clair et l'obscur, et partant, nous ne saurions avoir ni le concept ni le mot de clarté. »

Chaque concept parvenant à l'existence par rapport à son opposé, le mot *ken* ne désignait ni *fort* ni *faible* mais « le rapport entre les deux et la distinction entre les deux, qui avait produit les deux du même coup ». Le mot *ken* a évolué ensuite en deux vocables distincts, précise Abel : il se scinde dès le hiéroglyphique en *ken* « fort » et *kan* « faible ». Il lui semble que la langue et la pensée créent les pôles binaires en un seul mot avant de les distinguer totalement. C'est ce qu'il essaie de démontrer dans un autre article sur l'origine du langage.

Jacques Lacan s'intéresse à ce fondement des relations entre la langue et l'Inconscient et donc entre psychanalyse et linguistique. Il fait appel à Emile Benveniste, pour écrire un article sur ce sujet, ce qui suscite la rédaction de « Remarques sur la fonction du langage dans la découverte freudienne » (1966 ; 1974 :75-87). Contrairement à ce qu'espérait le psychanalyste, Benveniste critique violemment les découvertes d'Abel et restreint l'influence du psychisme : « Freud a jeté des lumières décisives sur l'activité verbale telle qu'elle se révèle dans ses défaillances, dans ses aspects de jeu, dans sa libre divagation quand le pouvoir de censure est suspendu. Toute la force anarchique que réfrène ou sublime le langage normalisé a son origine dans l'inconscient. » Voilà qui est clair : le langage normalisé, scientifique et raisonnable n'a rien à voir avec les élucubrations. Le discours sérieux et rationnel chasse comme impropre celui de l'Inconscient et Benveniste n'admet pas être contaminé par lui. Il approuve et commente les propos de Freud sur la dénégation qui permet de faire advenir à l'existence le refoulé sans que le sujet l'admette totalement. Il reconnaît l'influence des forces psychiques profondes dans le mythe et le rêve, le style, les figures de rhétorique et plus particulièrement l'ellipse. Mais quant à la signification des contraires par un seul signifiant, il s'y oppose résolument sous prétexte que ce serait « contradictoire ». Abel n'avait jamais dit le contraire : il s'étonnait même que les Egyptiens évolués utilisent une langue contradictoire qu'il considérait comme un reliquat de langue primitive, mais constatait les faits.

Les propos de Benveniste sont contestables car le style et les figures de rhétorique, qu'il reconnaît porteurs de sens opposés sous l'influence des forces psychiques, sont essentiels non seulement dans l'immense champ de la littérature, mais aussi dans tous les domaines de la parole. Chaque ouvrage de linguistique s'imprime d'un style personnel et regorge de figures de style. Les propos de Benveniste présupposent donc que la coprésence des sens contraires issue de l'ambivalence psychique est omniprésente.

L'énantiosémie, fréquente dans les langues anciennes telles que l'Égyptien ancien ou l'Hébreu ancien, a laissé des vestiges dans notre langue, comme en témoignent les exemples suivants. Le verbe *louer* signifie « percevoir un loyer »

ou « le payer » ; un *hôte* est celui qui reçoit ou celui qui est reçu. Les termes « rien » et « personne » font preuve d'énantiosémie selon leur distribution contextuelle puisqu'ils sont parfois interchangeables avec leurs contraires « quelque chose » et « quelqu'un » : *J'ai passé trois mois sans voir personne et sans rien faire* (Arrivé, 2005 p.182). Cela est lié à la négativité qu'ils comportent.

Les relations entre les signifiés sont constitutives de pôles opposés. La langue peut vouloir dire une chose et son contraire, ce qui reflète le fonctionnement psychique de l'ambivalence. La formulation « comme par hasard » ne s'emploie que pour nier le hasard. Elle semble issue d'une ellipse : « comme (si c'était) par hasard ». L'expression populaire antiphrastique « Ça crève les yeux » signifie « c'est évident, bien visible ». Elle comporte deux sens contraires : le sens propre énoncé et le signifié évoqué. Dans le même domaine de la vision, « être ébloui » peut signifier « ne plus rien voir » ou « être émerveillé par ce qu'on voit ». Une exclamation populaire telle que « c'est la meilleure ! » est employée comme antiphrase si bien que « la meilleure » désigne le paroxysme du pire.

L'adjectif *terrible*, qui véhiculait originellement un sens uniquement négatif, s'est adjoint le sens inverse d'intensité positive, cela sous l'influence d'une pratique populaire de l'antiphrase. Le premier sens tend à se raréfier. L'adverbe *trop* passe du sens négatif d'excès à celui de valeur positive dans l'emploi d'apparition relativement récente *Il est trop*. L'adjectif « pitoyable » peut signifier « qui fait pitié » ou « qui a pitié », dans un sens plus ancien et plus littéraire. Le verbe « obliger » peut prendre le sens de « contraindre » ou de « rendre service ». Le titre de Freud « Totem et tabou » comporte deux mots ambivalents. Le mot polynésien « tabou » comporte deux significations opposées : sacré et interdit-impur. Il est utilisé en psychanalyse pour désigner le caractère à la fois sacré et interdit de la sexualité. Un personnage sacré, considéré comme saint et intouchable, est chargé de protéger la société qui le vénère tout en le torturant d'interdits. Il est donc à la fois vénéré et agressé. Se soumettre à un tabou, c'est s'abstenir de ce qui est nuisible. Le totem est l'animal représentatif d'un ancêtre protecteur. Lui aussi est intouchable : il est interdit de tuer et de manger cet animal, sous peine de ne plus être protégé par l'ancêtre mais au contraire attaqué par son esprit. Le totem est donc une protection susceptible de s'inverser en malédiction.

La pensée humaine et l'imaginaire reflètent également l'ambivalence psychique. L'enfant se représente d'abord les pôles opposés ensemble, puis les différencie. Et la pensée opère par oppositions. La coexistence des contraires abonde en mythologie, aussi bien dans les personnages que dans les récits et dans les éléments fondamentaux. Or le vocable « mythe » vient de *muthos* qui signifie « la parole ». Le mythe, qui appartient à l'imaginaire, possède la même caractéristique d'ambivalence que la langue et la pensée. L'ambivalence

caractérise donc notre psychisme, se reflète dans la langue, dans la pensée et dans l'imaginaire. Elle s'infiltré également dans nos comportements sociaux.

## II Intolérance et inversions d'objet

Les pôles binaires opposés entre lesquels nous fluctuons, en raison de notre ambivalence psychique, caractérisent non seulement la langue, la création de concepts et l'imaginaire, mais aussi les mouvements littéraires (par exemple le réalisme vient s'inscrire en réaction contre le romantisme) et tous nos comportements sociaux.

L'intolérance religieuse, à l'origine de guerres contradictoires avec le précepte d'amour et de respect de la vie inhérent à toute religion, fut dénoncée par les philosophes du siècle des Lumières, notamment dans la « Prière à Dieu » de Voltaire<sup>2</sup>, qui relativise les valeurs grâce à des parallélismes et tente de mettre en évidence la subjectivité respective des points de vue adverses :

Tu ne nous as point donné un cœur pour nous haïr, et des mains pour nous égorger ; fais que nous nous aidions mutuellement à supporter le fardeau d'une vie pénible et passagère ; que les petites différences entre les vêtements qui couvrent nos débiles corps, entre tous nos langages insuffisants, entre tous nos usages ridicules, entre toutes nos lois imparfaites, entre toutes nos opinions insensées, entre toutes nos conditions si disproportionnées à nos yeux, et si égales devant toi ; que toutes ces petites nuances qui distinguent les atomes appelés hommes ne soient pas des signaux de haine et de persécution ; que ceux qui allument des cierges en plein midi pour te célébrer supportent ceux qui se contentent de la lumière de ton soleil ; que ceux qui couvrent leur robe d'une toile blanche pour dire qu'il faut t'aimer ne détestent pas ceux qui disent la même chose sous un manteau de laine noire ; qu'il soit égal de t'adorer dans un jargon formé d'une ancienne langue, ou dans un jargon plus nouveau ; que ceux dont l'habit est teint en rouge ou en violet, qui dominent sur une petite parcelle d'un petit tas de la boue de ce monde, et qui possèdent quelques fragments arrondis d'un certain métal, jouissent sans orgueil de ce qu'ils appellent grandeur et richesse, et que les autres les voient sans envie : car tu sais qu'il n'y a dans ces vanités ni de quoi envier, ni de quoi s'enorgueillir.

Cet écrivain s'est insurgé par son *Traité sur la tolérance* contre les injustices commises à l'égard des protestants, dont Calas. Il y dénonce les fanatismes religieux. Les guerres de religion restent menaçantes actuellement, sous forme de terrorisme et de guerre contre le terrorisme. En fait la religion sert de prétexte à la guerre, décidée par des êtres qui n'ont rien de mystique.

---

<sup>2</sup> in *Traité sur la tolérance*, 1763 ; 1993, Paris, Flammarion (chapitre XXIII)

Le début de la linguistique institutionnelle se situe en 1859, au moment de la publication de *L'Origine des espèces* de Darwin. Le problème de l'origine des langues retentit sur la supposition d'une race originelle et donne lieu à deux thèses opposées : l'hypothèse polygénétique et la thèse monogénétique. Cette dernière allait de pair avec les convictions religieuses. Une atmosphère conflictuelle constituait un obstacle à l'exposé des travaux de Broca. Et Schleicher, spécialiste des langues germaniques, a métaphorisé le darwinisme pour le transformer en théorie linguistique. Michel Bréal, qui a préfacé l'ouvrage de Schleicher, était le secrétaire de la Société de linguistique de Paris. L'article 2 de ses statuts (abandonné en 1876) montrait une volonté de neutraliser les conflits : « La Société n'admet aucune communication concernant, soit l'origine du langage, soit la création d'une langue universelle. ». C'est ainsi que l'intolérance religieuse commençait à s'inverser en intolérance envers les religions.

L'intolérance inverse son objet dans bon nombre d'autres domaines. Par exemple la sévérité outrancière qui allait jusqu'aux châtiments corporels tend à se métamorphoser en laxisme exagéré qui conduit au sans-gêne généralisé. L'intolérance envers les interdictions, notamment lors des événements de mai 1968, au cours desquels le slogan « Il est interdit d'interdire » a eu beaucoup de succès, a transformé une société conformiste et rigoriste en une société où tout était permis, notamment le fait de fumer n'importe où, aussi bien dans les lieux publics que les salles de classe. Le tabagisme à outrance, pratiqué sans respect d'autrui, a conduit au phénomène inverse qui s'appuie sur les méfaits du tabagisme passif : il est maintenant interdit de fumer même dans les cafés et les fumeurs subissent des remarques désobligeantes même à l'air libre. Mais le domaine le plus sujet à l'inversion de son objet d'intolérance est probablement le domaine sexuel.

Le domaine des violences conjugales, tolérées d'une certaine manière par la majorité silencieuse, connaît fort heureusement une inversion : on cesse de les taire et de prendre en compte l'amour-passion comme une circonstance atténuante dans les crimes passionnels. Ces derniers révèlent d'ailleurs l'ambivalence humaine puisqu'ils consistent à tuer l'être qu'on prétend aimer ; et comme l'ambivalence et la jalousie sont universels, on tendait à confondre passion amoureuse et manque de maîtrise de soi. La société actuelle, *via* la justice, fait preuve de plus de lucidité à ce sujet. Il est possible que la passion amoureuse, circonstance atténuante, devienne circonstance aggravante.

La pédophilie a longtemps procédé à des abus destructeurs passés sous silence. La lutte contre ce fléau fut considérablement entravée par la position hiérarchique de notables coupables qui faisaient disparaître les preuves de leurs méfaits avec la complicité de leur entourage cupide. Cette tolérance nocive envers les pédophiles se manifeste notamment par l'inversion du sens de « Lolita ». Ce prénom féminin est le titre d'une œuvre romanesque de Nabokov,

qui est passé dans la langue courante en tant que nom commun (par antonomase) pour désigner une fille provocante, alors que le personnage romanesque était celui d'une enfant violente, victime d'un adulte odieux qui avait assassiné sa mère. La désignation inversée de la culpabilité montre la facilité avec laquelle on accuse la victime pour justifier le prédateur. Sachant que la pédophilie mène à la destruction psychique et le plus souvent au meurtre, le rejet de ce comportement criminel constitue une intolérance positive.

Le droit des plus faibles, femmes et enfants, tend à être mieux pris en compte, avec une rébellion contre les tolérances indignes de l'humain. Le machisme et le racisme tendent à décroître grâce à des protestations justifiées. La tolérance d'injustices est maintenant perçue comme intolérable. Cependant il reste un groupe mal perçu et mal traité par la société : c'est celui des malades mentaux. La dénomination de maladie mentale dénonce surtout les anomalies d'une société. Le psychiatre Eugène Minkowski, qui a beaucoup œuvré en faveur des schizophrènes, avoue lui-même son absence d'empathie à leur égard, dans la mesure où leur froideur ne favorise pas la communication (1927). L'un des symptômes caractéristiques du schizophrène est l'incapacité à prendre en compte son propre intérêt. Mais ce qui est perçu comme une anomalie ne le serait pas chez les bouddhistes. Cette catégorisation de symptômes révèle surtout la cupidité caractéristique de notre société, où l'appât du gain est devenu gage de normalité. Par ailleurs, les schizophrènes sont décrits comme des êtres souvent très intelligents et hypersensibles qui prennent un masque d'impassibilité parce que leur hypersensibilité, qui est pourtant une richesse, les rend inadaptés dans un monde au cœur sec. Les médias véhiculent un point de vue erroné sur leur prétendue dangerosité puisque les statistiques des criminologues montrent que seule une infime partie des crimes ont pour origine la maladie mentale : la plupart des meurtres ont un mobile passionnel ou cupide. Et les malades mentaux sont plus victimes d'agressions que les autres parce qu'ils sont sans défense.

Julien Green dénonce le racisme parisien dans son autobiographie *Partir avant le jour* : on se moquait de l'accent britannique de sa mère et « L'étranger s'appelait mètre. » (1997 : 710). Mais le racisme est en voie de disparition, tandis que le mépris des malades mentaux va jusqu'à nier la maladie éventuelle des grands écrivains, ces monstres sacrés : comment pourrait-on appliquer à des êtres admirés la qualification d'un attribut connotant le mépris ? Pourtant c'est leur marginalité, leur manière d'être hors normes, qui les conduit à la sublimation et au génie.

Finalement l'ambivalence psychique conduit à inverser les objets d'intolérance et quand celle-ci persiste, comme c'est le cas dans le rejet condescendant des malades mentaux, elle se manifeste par l'injustice et la contradiction : il est paradoxal d'estimer les grands écrivains et de mépriser la maladie mentale jusqu'à la nier s'ils sont concernés. L'ambivalence qui

caractériser notre psychisme se reflète dans la langue, dans la pensée et dans l'imaginaire ainsi que dans nos comportements sociaux. Il serait bénéfique d'en prendre conscience afin d'éviter l'injustice qui consiste à dénigrer l'autre sous divers prétextes, simplement parce qu'il se situe sur un pôle opposé au pôle le plus fréquemment occupé.

### **Bibliographie**

- Carl ABEL, « Des sens opposés dans les mots primitifs » (cité par Freud)
- Michel ARRIVE, *Langage et psychanalyse, linguistique et inconscient* (1994; 2005, Ed. Lambert-Lucas, Limoges)
- Emile BENVENISTE, *Problèmes de linguistique générale* (1966 ; 1974, Ed. Gallimard, Paris, t. I)
- Gabriel BERGOUGNIOUX, « La sélection des langues : darwinisme et linguistique » (in *L'origine du Langage*, revue *Langage* n° 146, juin 2002, dirigée par Bernard Laks)
- Charles DARWIN, *L'Origine des espèces* (1859 ; 1999, Paris, Flammarion)
- Sigmund FREUD, *Totem et tabou* (1912 ; 1976, Paris, Ed. Payot, 186p, trad. Jankélévitch)
- Sigmund FREUD, *Essais de psychanalyse* (2001, Paris, Ed. Payot & Rivages)
- Sigmund FREUD, *L'Inquiétante étrangeté et autres essais* (1933 ; 1985, Ed. Gallimard, Paris, trad. Bertrand Féron)
- Julien GREEN, *Partir avant le jour* (1963 ; 1977, Paris, Gallimard)
- Eugène MINKOWSKI, *La Schizophrénie* (1927 ; 2002, Paris, Payot)
- Alberto MORAVIA, *Le Roi est nu* (1979, Ed. Stock, Paris)
- Vladimir NABOKOV, *Lolita* (1955 ; 2001, Paris, Gallimard)
- VOLTAIRE, *Traité sur la tolérance* (1763 ; 1993, Paris, Flammarion)